

ANNE-MARIE DESPLAT-DUC

MARIE-ANNE
FILLE DU ROI



Premier bal à Versailles

Flammarion

Chapitre
1

Je m'appelle Marie-Anne, j'habite le palais Brion, face au palais des Tuileries.

Mme Colbert m'a expliqué que cette demeure était autrefois la propriété de M. de Richelieu.

C'est elle qui m'élève depuis le jour de ma naissance le 2 octobre 1666. Elle est gentille et m'accorde la même attention qu'à ses enfants. Elle en a neuf. Les plus âgés ont déjà quitté la maison et je ne les connais pas, mais il en reste cinq qui sont mes camarades de jeux. Curieusement, sa fille qui a presque mon âge s'appelle Marie-Anne, comme moi, et son fils qui a l'âge de mon frère s'appelle Louis, comme lui. Nous en jouons beaucoup pour faire enrager nos gouvernantes et les domestiques, car lorsque l'un

d'entre nous fait une bêtise, nous accusons l'autre de la faute alors qu'il se trouve à dix lieues de là!

— Ce n'est point moi qui ai cassé ce vase, dis-je, c'est Marie-Anne.

— Marie-Anne, c'est vous!

— Non point, moi, c'est Marie-Anne, et la coupable, c'est Marie-Anne!

Les deux Louis ne sont pas en reste pour faire le même genre de farces et cela donne des situations cocasses qui finissent par faire rire tout le monde et nous évitent la punition.

Afin de nous différencier, Mme Colbert a décidé d'appeler sa fille Anne-Marie et son fils petit Louis.

Notre mère, Louise de La Vallière, vient souvent nous rendre visite et c'est chaque fois un ravissement. Elle est si belle, si bonne, si douce. Jamais elle ne nous gronde, se contentant de nous mignoter¹, de nous offrir des douceurs et de jouer à cache-cache mitoulas² avec nous. Mon frère l'a baptisée *belle maman* tant sa beauté est éclatante. Cependant, elle a peu de temps à nous consacrer, car elle doit constamment paraître à la cour.

1. Câliner.

2. Jeu qui consiste à cacher une dragée ou un morceau de sucre candi dans ses vêtements que les autres partenaires doivent trouver en posant des questions.

Comme je me plains de son absence, elle m'explique :

— Le roi aime ma compagnie et je n'ai pas le droit de le décevoir. Je dois être là lorsqu'il a besoin de moi. Mme Colbert s'occupe très bien de vous et de Louis.

— Certes, mais c'est vous que j'aime !

Elle me serre très fort contre son sein, et tandis qu'elle repart vite vers le Louvre, son parfum de muguet flotte dans l'air quelques minutes et je garde sur la joue une trace de poudre que je ne veux pas effacer.

Parfois, le roi en personne vient au palais Brion.

— Venez vite, mademoiselle, me dit Mme Colbert, on va vous coiffer et changer votre tenue, car le roi s'est fait annoncer.

Seuls mon frère et moi sommes présentés au roi. Mon amie Anne-Marie et petit Louis en sont toujours écartés. Une fois que j'en demandais la raison à leur mère, elle me répondit :

— C'est que le roi ne s'intéresse pas de la même façon à mes enfants.

Elle ne m'en dit pas plus.

Cependant, l'homme qui se tient devant nous ne me paraît point être le roi. Certes, il est bien vêtu, sa



perruque bien poudrée, mais des dizaines de gentils-hommes de la même sorte entrent dans la maison pour rencontrer M. Colbert. Alors, pourquoi celui-ci serait-il le roi ? Un roi s'abaisse-t-il à rendre visite à une fillette comme moi ? J'ai souvent discuté avec Anne-Marie de cette épineuse question. Elle me soutient qu'il est le roi puisque sa mère l'affirme. Je lui soutiens que c'est une menterie¹ et nous nous chamaillons.

- Et pourquoi ma mère vous mentirait-elle ?
- Je l'ignore.
- Vous êtes plus têtue qu'une mule !
- Et vous, plus bête qu'un... qu'un escargot !

Voici quelques mois, alors que ce gentilhomme venait de m'offrir un sachet de sucre candi, dont je suis très friande, je m'enhardis à lui demander :

- Monsieur, êtes-vous le roi ?

Il rit et m'affirma :

- Je le suis.

Sa franchise me laissa sans voix, et dès qu'il fut parti, je courus annoncer à Anne-Marie que c'était bien le roi qui me visitait.

— Je vous l'avais dit et vous ne m'avez pas crue ! se plaignit-elle.

1. Mensonge.

C'est tellement incroyable!
Soudain, elle se renfroigna et bougonna :
— Pourquoi ne veut-il pas me voir, moi ? Suis-je trop laide ?
— Oh, non, vous êtes encore plus jolie que moi !
— Alors, pourrez-vous lui poser la question la prochaine fois ?
— J'essaierai.
À dire vrai, je savais que je ne le ferais pas.

Je suis fière d'être remarquée par le roi. C'est mon privilège à moi. Anne-Marie a sa mère et son père auprès d'elle. Je ne vois pas souvent ma mère et je ne connais pas mon père. Alors j'ai bien droit à une petite compensation ! Et elle dure peu longtemps. Le roi reste une heure, guère plus, prend des nouvelles de notre santé et nous embrasse sur le front avant de repartir.

J'ai dans l'idée que mon père est un gentilhomme occupé à faire la guerre à nos ennemis, car je ne le vois point. Mme Colbert ne me dément jamais. Chaque fois que je la questionne, elle me répond évasivement :

— Soyez fière de votre père, c'est un homme valeureux.

Cela me suffit.



Je ne suis point malheureuse, car les enfants de Mme Colbert voient aussi fort peu leur père qui est pris par le service du roi. Toujours habillé de sombre, il quitte la maison avant cinq heures du matin. Il n'y revient que vers minuit, quand il ne dort pas à l'endroit où se trouve le roi, c'est-à-dire à Vincennes, au Louvre, à Fontainebleau ou à Saint-Germain. Et puis, comme on me l'a souvent répété, l'éducation des enfants est l'affaire des femmes au moins jusqu'à ce qu'ils atteignent sept ans. Plus tard, les filles entrent au couvent afin de devenir de bonnes épouses ou des religieuses, les garçons passent aux mains de précepteurs, puis vont dans des collèges. Je me demande quel sort on me réserve. Vivre cloîtrée dans un couvent ne me tente point et je me juge trop jeune pour le mariage.

De toute façon, tout cela me semble encore bien loin.

Anne-Marie, les deux Louis et moi sommes libres comme des oiseaux. Nous passons le temps à jouer avec qui le veut bien: domestiques, marmitons, femmes de chambre, et personne ne s'en offusque.

Un soir où nous avons entrepris d'explorer les nombreuses pièces de notre habitation, Anne-Marie et moi découvrîmes, par hasard, le théâtre du Palais-Royal qui se trouve dans les murs du palais Brion.



Nous n'avions qu'une dizaine de pièces à traverser et quelques escaliers à emprunter.

Alors que notre gouvernante nous croit endormies, nous y allons souvent nous cacher pour assister à quelques farces et comédies.

Nous y sommes le 17 février pour assister à la représentation du *Malade imaginaire* de M. Molière. Il joue lui-même le rôle d'Argan. Nous rions beaucoup, nous laissant gagner par le rire des spectateurs, car nous ne comprenons pas tout. Ce soir-là, Molière est atteint d'une violente quinte de toux et le rideau tombe précipitamment. J'apprends le lendemain par des commérages de domestiques que le comédien est mort. Cela me peine de penser qu'il ne me fera plus jamais rire.

— Irez-vous à l'enterrement de M. Molière? demandé-je à Mme Colbert.

— Grand Dieu, non! s'exclame-t-elle, il a été excommunié! Mais sa femme a obtenu du roi qu'il soit enterré de nuit à Saint-Eustache. Sa Majesté aime le théâtre et Molière.

Je suis contente que le roi aime aussi le théâtre.